

Un messianisme juif en temps d'apocalypse

Quand les chrétiens étaient juifs

Jusqu'il y a encore peu, l'histoire du premier christianisme se résumait au récit qu'en avait élaboré l'Église, à partir du moment où l'Empire gréco-romain était devenu chrétien sous Constantin (272-337). Cette mythologie des origines entérinée au IV^e siècle commençait par le récit du livre des Actes des Apôtres rédigé dans les années 70-80 de notre ère : une odyssee méditerranéenne à la gloire de Paul de Tarse, l'Ulysse chrétien, voyageant de Jérusalem, cœur du judaïsme, à Rome, centre du pouvoir et capitale de l'Empire gréco-romain. Avec lui, le centre de gravité du christianisme se déplaçait de Jérusalem à Rome en suivant le chemin de ses hérauts Pierre et Paul. D'histoire orientale, le christianisme se transformait en une légende occidentale et un mythe fondateur. Si l'on en croit la tradition chrétienne, Paul avait été enterré « hors les murs » de Rome après son martyre vers 62. Ce simple fait – en dehors des murs de la cité antique, c'est-à-dire comme un maudit – aurait dû éveiller quelques soupçons quant à sa légitimité dans la communauté judéo-romaine originelle. Pierre, lui, avait été enterré à l'intérieur des murs, il faisait partie de la cité. Mais désormais tous les chemins officiels semblaient mener à Rome, cœur de l'Empire gréco-romain, via Paul. Pierre se contentait d'être l'« idiot utile » garant de l'orthodoxie de la geste paulinienne et surtout de la fondation apostolique de la papauté romaine.

Cette histoire officielle semblait confirmée par l'évêque Eusèbe de Césarée (v. 265-v. 340) au IV^e siècle. Son *Histoire ecclésiastique*, un récit confessionnel qui raconte la naissance du christianisme,

est aussi riche d'histoire que d'apologétique. Dès lors, à partir du IV^e siècle, toute autre forme de christianisme que celui de la Grande Église, selon la magistrale démonstration de Walter Bauer¹ en 1934, jamais sérieusement contestée, était devenu « hérétique ». Les récits des apologètes, des grands hérésiologues du II^e siècle, à commencer par Irénée, semblaient confirmer cette centralité de la « voie romaine », ce qu'on appelle la « transmission apostolique » en langage d'Église, et reléguer tous les autres points de vue à des chemins de traverse hasardeux. Mais on sait aujourd'hui que les premières manifestations du christianisme à Édesse, en Égypte, en Asie Mineure, qualifiées d'hérétiques par certains auteurs à partir du II^e siècle, constituaient un christianisme protéiforme. Il n'y a pas eu, comme on l'a longtemps cru, une orthodoxie première et monolithique, puis des hérésies déviantes, mais, dès le départ, une multitude de mouvements. Je montrerai que ceux-ci sont dus au développement du christianisme dans divers mouvements du judaïsme issus de différents bassins culturels et aussi aux chocs de l'histoire. Ce qui deviendra l'orthodoxie chrétienne au IV^e siècle n'est que l'opinion, parmi d'autres, de la communauté romaine. Nous constaterons à travers des documents que le mouvement de Jésus, qu'on a appelé plus tard le « christianisme », au moins au cours des deux premiers siècles et dans certaines régions jusqu'au VI^e siècle, n'était qu'une

1. Walter Bauer, *Orthodoxie et hérésie aux débuts du christianisme*, traduction de Philippe Vuagnat, révisée et complétée par Christina et Simon-C. Mimouni, préface de Alain Le Boulluec, Cerf, 2009. Édition originale : *Rechtgläubigkeit und Ketzerei im ältesten Christentum*, 1934. Le livre ne paraîtra en version anglaise qu'en 1971, et française en... 2009 ! Si certains points de sa recherche sur le développement du christianisme dans différents bassins culturels ont été affinés depuis, même les grandes découvertes de Nag Hammadi et Qumrân n'ont pas invalidé le cœur de la thèse et de l'analyse rigoureuse de Bauer : selon lui, les premières manifestations du christianisme à Édesse, en Égypte, en Asie Mineure correspondent à ce qui est qualifié d'hérétique à partir du II^e siècle. Seule Rome présente les caractéristiques de ce qui deviendra l'orthodoxie chrétienne au IV^e siècle. La thèse de Bauer a été reprise par Daniel Boyarin dans *Border Lines : The Partition of Judaeo-Christianity*, Philadelphie, 2004, et se rapproche de ce que Simon-C. Mimouni a appelé le *new paradigm* dans son article « Les origines du christianisme : nouveaux paradigmes ou paradigmes paradoxaux ? Bibliographie sélectionnée et raisonnée », *Revue biblique*, n° 115, 2008, p. 360-382.

des multiples sectes juives qui prospéraient au sein de l'Empire gréco-romain. « Secte » au sens où Flavius Josèphe parle des *haire-sis* du judaïsme, un mot qui a donné par la suite « hérésie ». Si nous voulons comprendre le premier christianisme, nous devons donc relire l'histoire de son développement comme celui d'une secte juive minoritaire affrontée à d'autres points de vue juifs et ballottée dans les guerres judéo-romaines. Sans cette genèse, on ne peut pas comprendre la formation d'une identité chrétienne spécifique au cœur du monde juif puis le rejet très progressif de cette opinion par la synagogue en réaction aux catastrophes de l'histoire juive : autant on pouvait espérer un roi Messie rassemblant Israël sur sa terre dans les années 50, alors que Paul écrit ses lettres à différentes communautés de Grèce, d'Asie Mineure et d'Italie, autant il était devenu périlleux de proclamer cette opinion explosive après deux guerres messianiques sanglantes qui avaient vu la ruine de Jérusalem et les juifs chassés de la ville sainte, leur capitale.

Les découvertes de manuscrits produits entre le III^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle de notre ère, à Qumrân en 1947, dont la traduction ne dura pas moins de cinq décennies, a révélé un autre judaïsme à l'aube de notre ère, celui-là même où ont vécu Jésus et ses disciples, un judaïsme singulièrement plus divers et compliqué que ne le laissait penser le judaïsme rabbinique médiéval et moderne. La découverte, en 1945, de manuscrits gnostiques du II^e au III^e siècle de notre ère à Nag Hammadi a mis en lumière dans les sables du désert un christianisme égyptien singulièrement différent de celui que nous décrivait la « légende romaine ». La littérature intertestamentaire, les apocalypses juives, la littérature judéo-chrétienne, les œuvres du judaïsme hellénisé comme celle de Philon nous ont révélé un monde étonnant, à cheval entre judaïsme et christianisme, à une époque où les chrétiens étaient encore juifs.

Il faut bien comprendre que les Évangiles (écrits) que nous connaissons sont des compilations écrites de traditions orales originelles qui se sont développées dans les mondes araméen et syriaque (le syriaque est un dialecte araméen, langue elle-même dérivée de l'hébreu). Ces écrits grecs ont été rédigés en temps de crise pour ne pas perdre ces traditions orales issues des différentes communautés formées par les premiers disciples de Jésus. Elles ont ensuite été consignées bien loin du lieu du récit (probable-

ment à Rome, par exemple pour l'Évangile de Marc) et placées sous l'autorité d'un apôtre fondateur, un geste qui permettait d'en légitimer l'authenticité. C'est pour cela que nous trouvons dès le départ des récits partiellement semblables et avec des théologies si différentes entre les synoptiques (Marc, Matthieu et Luc), dont l'histoire suit à peu près la même séquence Galilée/Judée, et l'Évangile de Jean, probablement né en Syrie et développé dans le monde juif hellénisé d'Asie Mineure. La tentative totalitaire de « réconciliation » de ces Évangiles provenant de communautés et de théologies différentes en une seule histoire (Diatessaron) a, dès le départ, été condamnée par l'Église. La mise par écrit de ces traditions plurielles a eu lieu sans doute à l'approche de ou après la destruction du Temple en 70 (à la fin du 1^{er} siècle pour l'Évangile de Jean). La chute du Temple, une catastrophe considérable qui allait bouleverser le monde juif et projeter les habitants de Judée dans toute la diaspora gréco-romaine. La première guerre juive, la destruction de Jérusalem et la disparition des castes sacerdotales en 70, et la déportation de juifs en esclavage vers Rome ont inévitablement engendré des migrations de la Judée vers la Galilée, l'Asie Mineure, la Babylonie, Rome, peut-être Alexandrie en Égypte... partout où des communautés juives de la diaspora pouvaient accueillir d'autres juifs apatrides. Il s'agissait désormais de ne pas perdre ce qui avait été dit et transmis à des communautés rurales araméanophones depuis les années 30.

Quand on parcourt les Évangiles, on retrouve les différentes formes originelles de la tradition harmonisées dans un récit final : des collections de *logia* (paroles de Jésus), des petites histoires édifiantes à la manière du midrash *Haggadah*, que colportaient des missionnaires itinérants. Juxtaposés par la rédaction finale, les différents types de discours – paraboles, péricopes, midrashim de la Torah, anecdotes, versions différentes d'un même événement (le dernier repas est un lavement de pieds chez Jean, un *seder*, un repas rituel juif, chez les synoptiques)... – se heurtent et apparaissent comme des aspérités d'un texte linéaire que l'observateur attentif trouve de moins en moins cohérent au fur et à mesure des lectures. On ne peut opérer une reconstitution systématique des traditions orales. La déconstruction du texte permet d'entrevoir des filons et, du coup, de restituer la « vive voix de l'Évangile » des origines avant que le Temple ne soit détruit, c'est-à-dire ce à quoi ont cru les premiers disciples juifs du mouvement de Jésus

dans un monde qui n'était pas encore normé dogmatiquement, ni du côté juif ni du côté judéo-chrétien. Mais on reste quand même plus dans le domaine du probable que des faits établis en toute certitude.

On ne peut donc pas établir une histoire critique des couches littéraires évangéliques comme un texte copié et recopié au sein de communautés chrétiennes étanches. Les différentes figures de Jésus que présentent les Évangiles – prophète, messie politique, Fils de l'homme... – sont en réalité des traductions de l'annonce évangélique dans des croyances juives multiples, dont un certain nombre seront bientôt jugées hétérodoxes par le judaïsme officiel. Le premier christianisme se développe comme une forme de judaïsme parmi d'autres au sein du judaïsme bigarré et peu normé du 1^{er} siècle. Vers 310-320, Eusèbe de Césarée se souvient de ces multiples opinions juives et de la place que les judéo-chrétiens¹ y tenaient. Il cite, de seconde main, un témoin hiérosolymitain du milieu du II^e siècle, Hégésippe (v. 115-180) :

Hégésippe rappelle encore les sectes qui ont existé autrefois chez les juifs en disant : « Il y avait des opinions différentes dans la circoncision parmi les fils d'Israël, contre la tribu de Juda et contre le Christ. Les voici : esséniens, galiléens, hémérobaptistes, masbothéens, samaritains, sadducéens, pharisiens². »

Il est donc important d'identifier les foyers de croyances juives pour comprendre comment l'annonce évangélique s'est positionnée dans le monde juif, quelles opinions elle partageait et avec qui.

On sait aujourd'hui que la plupart des croyances chrétiennes sont des croyances juives qui ont été élaborées au cours des cinq siècles qui précèdent notre ère. Ainsi l'idée d'un Messie « fils de Dieu » naît lors de l'exil babylonien au VI^e siècle av. J.-C. Celle de la résurrection des corps, lors de l'affrontement du judaïsme avec l'hellénisme dans la crise maccabéenne deux siècles avant Jésus. Celle du « Fils de l'homme » présent auprès de Dieu avant la créa-

1. Nous définissons les « judéo-chrétiens » comme des juifs pratiquant la Torah et ses préceptes (circoncision, casherout, shabbat, solennités du judaïsme...) et considérant Jésus comme le messie d'Israël. Ce qui ne veut pas forcément dire qu'ils le considéraient d'un point de vue divin : il pouvait n'être pour certains d'entre eux qu'un simple prophète du judaïsme.

2. Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, IV, 22, 7.

tion du monde existe dans l'Apocalypse d'Hénoch au moment de l'exil aux VI^e-V^e siècles av. J.-C. ; Hénoch comme Élie, tous deux enlevés aux cieux, étaient réputés ne pas avoir subi la mort dans les croyances du I^{er} siècle, ce qui permettait d'espérer leur retour. Des concepts qui, de manière anachronique, nous semblent aujourd'hui chrétiens sont des inventions juives : la résurrection des morts, le Verbe auprès de Dieu avant la création du monde, l'apocalyptique et le messianisme qui ressurgissent périodiquement au cours de l'histoire juive dans des périodes de crise insupportable, la présence (*shekhina*) de Dieu en ce monde sous la forme de l'Esprit, de sa Sagesse (*sophia* en grec, *hakema* en hébreu, qui a donné *hakam*, « le sage », dans la tradition talmudique) ou de sa Parole (*bat qol*), l'Évangile, le partage de la coupe et du pain, le baptême, le dieu à barbe blanche sur son trône de l'apocalypse au milieu des martyrs, le Pantocrator (un terme utilisé par les juifs d'Asie Mineure pour désigner Dieu tout-puissant)... Ces croyances spécifiquement juives, dont certaines seront bientôt condamnées par le judaïsme rabbinique, sont les matériaux fondateurs des principaux dogmes chrétiens. Ce monde juif étrange va fournir leurs fondations aux premières christologies.

Ainsi on ne peut pas raisonner de manière linéaire pour comprendre la naissance du christianisme comme le font les catéchismes... ou les best-sellers de supermarchés. Le judéo-christianisme se développe de manière organique avec de multiples ramifications à l'intérieur du judaïsme avant de s'en séparer de manière asynchrone suivant les régions. Il se synthétise aux IV^e et V^e siècles face à son risque d'éclatement.

C'est donc se tromper de point de vue que de croire qu'un simple prophète du judaïsme, Jésus, est peu à peu devenu Dieu à cause de croyances romaines ou grecques. Fondamentalement, le christianisme naît comme un mouvement prophétique et apocalyptique juif. Pour qui se donne la peine de lire la littérature juive et intertestamentaire, l'angéologie, le messianisme, l'apocalyptique juive, la gnose... précèdent les disciples de Jésus d'au moins deux ou trois siècles. Les Évangiles témoignent donc de croyances juives qui seront rejetées ou deviendront ésotériques dans le judaïsme après 135 et qui, appliquées à Jésus de Nazareth, formeront le judéo-christianisme aujourd'hui disparu.

Mais revenons justement au point de départ du mouvement de Jésus : Jésus lui-même.

Un *bassid* de Galilée : Jésus¹

Rien dans l'acte de naissance du christianisme ne laissait supposer qu'il constituerait un jour une religion distincte du judaïsme. En effet, Jésus est un « rabbi » juif du 1^{er} siècle, comme le désignent les Évangiles : « Rabbi, où demeures-tu² ? » C'est-à-dire un enseignant. Il est identifié par ses contemporains juifs comme tel. Nicodème, un « notable juif », le reconnaît comme un maître vénéré : « Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu³. » À ce titre, Jésus ne vient pas de rien, mais il s'inscrit dans une filiation de maître et de disciples. L'apostrophe qui lui est faite dans les Évangiles l'identifie clairement avec ses disciples comme l'héritier de deux enseignements fondateurs auxquels il doit obéissance : « Pourquoi alors que les disciples de Jean et ceux des pharisiens jeûnent, tes disciples ne jeûnent-ils pas⁴ ? » Il est notablement issu de Nazareth, « sa patrie⁵ » ; Jean le Baptiste a été son mentor ; il est de doctrine pharisienne.

Il partage d'ailleurs avec les pharisiens les mêmes doctrines et croyances : loi orale commentant la Torah écrite (les cinq premiers livres de la Bible), résurrection des corps, croyance dans les anges... des croyances spécifiquement pharisiennes et esséniennes. Ces convictions traversent tout le Nouveau Testament, mais n'allaient pas de soi pour d'autres mouvements, les sadducéens par exemple. Comme les pharisiens, il est proche du peuple. Il utilise un langage populaire de paraboles (*mashalim*), bien connu du monde rabbinique. Il ne se situe pas dans un mouvement sectaire monastique au désert comme les esséniens de Qumrân. Ce n'est pas un séparatiste violent comme les multiples révolutionnaires et rois messies de l'époque, où les zélotes qui ne

1. Pour plus de détails sur Jésus et son enseignement, on se rapportera à la première partie de ce dyptique : *Jésus de Nazareth, juif de Galilée*, Presses de la Renaissance, 2011.

2. Évangile de Jean 1, 38.

3. *Ibid.* 3, 2.

4. Évangile de Marc 2, 18 ; Évangile de Matthieu 9, 14 ; Évangile de Luc 5, 33.

5. Évangile de Luc 4, 23-24.

se développeront réellement comme une force militaire indépendantiste que dans les années 50-60.

Jésus annonce le Royaume de Dieu (ou des cieux) comme la plupart des rabbis de son temps. Ce « joug des cieux », cette « crainte de Dieu » est au cœur de la pratique de la Torah pour le judaïsme. D'après la *Mishna* réfléchissant sur la prière juive du matin et son ordonnancement biblique :

Rabbi Yehoshua ben Korha dit : « Pourquoi “Écoute Israël” précède-t-il “Et voici, si vous écoutez” ? C'est parce que l'on doit d'abord recevoir sur soi le joug du royaume des cieux et ensuite seulement celui des commandements¹. »

On comprend donc que toute l'observance de la Torah et de ses multiples préceptes ne vise pas un légalisme absurde, comme le croient souvent les chrétiens, mais la crainte de Dieu, le joug du Royaume, une relation filiale et sincère avec Dieu. Jésus a donc vécu toute sa vie dans cette pratique concrète de la Torah, comme l'affirme Paul de Tarse : « Quand est venu l'accomplissement du temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et assujetti à la Torah². » Il était né, avait été circoncis, avait fait sa bar-mitsva au Temple, accompli les fêtes et les solennités du judaïsme, chanté les psaumes lors des pèlerinages à Jérusalem³, écouté la Torah chaque shabbat à la synagogue, était monté à la Torah pour la proclamer et la commenter, avait respecté les interdits alimentaires, avait porté au bord de son vêtement les franges (*tsitsit*) qui rappellent aux juifs pieux l'Alliance avec Dieu... Jésus avait passé toute sa vie « sous le joug de la Torah », c'est-à-dire l'observance concrète des multiples observances du judaïsme.

Par quels maîtres pharisiens Jésus a-t-il été formé ? Dans quelle prestigieuse académie ? Sans doute aucune. Jésus est l'autodidacte surdoué d'un village pieux : « Comment cet homme connaît-il tant de choses sans avoir fait d'études⁴ ? » se demande-t-on. Jésus est surtout le disciple et le porteur d'une tradition multimillénaire qu'il a su synthétiser en période de crise.

1. *Mishna Berakbot* 2, 2.

2. Épître aux Galates 4, 4.

3. Voir carte p. 415.

4. Évangile de Jean 7, 15.

L'enseignement de Jésus, celui des premières générations chrétiennes trente ans après lui, doit donc être replacé dans le cadre traditionnel des écoles juives de l'Antiquité. Il ne se distingue des autres maîtres juifs que par son côté radical sur certains points, comme l'interdiction de répudier son épouse. Mais, sur ce point, son enseignement rejoint celui du sage juif rigoriste, Shammaï, qui le précède. Certes, il y a chez lui un message absolu, ainsi :

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Mais moi, je vous dis : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent¹... »

Mais celui-ci s'inscrit dans la continuité directe de l'amour du prochain enseigné par le code lévitique : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même². » L'amour des ennemis qu'il prêche est une lecture absolue du livre de l'Exode qui appelle directement et de manière très imagée à l'amour de l'ennemi :

Si tu rencontres le bœuf ou l'âne de ton ennemi et qu'il s'est égaré, tu dois à coup sûr le lui ramener. Si tu vois l'âne de ton ennemi ployer sous sa charge, tu ne dois pas éviter la situation, mais tu dois l'aider à s'en décharger³.

On retrouve chez une femme de rabbin, Berouria, l'enseignement de Jésus, tiré des Psaumes, « qu'il faut prier pour la mort du péché et non pour celle du pécheur⁴ ». L'enseignement de Jésus et celui des premières communautés de son mouvement se situe donc à l'intérieur du judaïsme et certainement pas dans son abolition ou comme une critique extérieure.

Rien ne distingue l'enseignement de Jésus de celui des rabbins pharisiens de son époque. Il adhère à leur exégèse bien particulière de l'Écriture composée de trois parties : la Loi, les prophètes et les hagiographes⁵. Cette répartition, désignée par l'acrostiche TaNaK (Torah, Neviim, Ketouvim), est typiquement pharisienne. On la retrouve à maintes reprises dans le Nouveau Testament :

1. Évangile de Matthieu 5, 43-44.

2. Lévitique 19, 18.

3. Exode 23, 4.

4. *Berakhot*, p. 10.

5. Autres écrits.

Il fallait que s'accomplît tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes¹.

Les sadducéens quant à eux considéraient que la Torah était composée seulement des cinq premiers livres de la Bible – Torah en hébreu, Pentateuque en grec. Comme les pharisiens, Jésus pense que l'Écriture – la Torah écrite – doit être doublée d'une Torah orale, un commentaire qui en livre le sens concret en s'appuyant sur la tradition d'interprétation des pères. Comme les pharisiens et au contraire des sadducéens, il pense que chaque phrase de l'Écriture témoigne de la résurrection des morts. Comme les pharisiens, Jésus n'appelle pas à un soulèvement violent contre Rome, forcément ruineux pour le peuple juif, mais à la *teshouva*, le retour, qui est autant un retour intérieur vers Dieu, une conversion, qu'un retour sur leur terre de tous les juifs dispersés dans l'immense diaspora. En bref, si les juifs sont fidèles à la Torah que Dieu leur a donnée, celui-ci interviendra pour leur rendre leur indépendance politique sur leur terre, et alors, les nations reconnaîtront le Dieu UN d'Israël comme leur Dieu. Le mouvement est donc plus piétiste et non violent que séparatiste.

De doctrine pharisienne, Jésus fait vraisemblablement partie d'un courant spirituel très particulier, celui des *bassidim* (les pieux). Ce courant piétiste populaire enraciné en Galilée² loue l'amour de Dieu pour les humbles, les *anawim*, les « pauvres du Seigneur ». Ceux-ci sont les doux (*anawim* aussi en hébreu) que Dieu choisit avec prédilection pour manifester son salut. Les *bassidim* tirent leur origine lointaine des *bassidim* de la Grande Assemblée qui, à la suite de la nomination illégitime de Jonathan comme grand prêtre en – 152, a vu se séparer deux courants cousins, contestataires de l'aristocratie sacerdotale jérusalémite : les pharisiens (*perushim*, « séparés ») et les esséniens dont le nom dérive du mot *bassid* (« pieux », « fidèle »). La spiritualité des *bassidim* est empreinte des psaumes et des courants de sagesse. Le manuel de prière du *bassid* est le Psautier, un recueil de cinq livres de prières composés de manière légendaire par le roi David, et compris comme le résumé des cinq livres de

1. Évangile de Luc 24, 44.

2. Voir carte p. 416.

la Torah attribuée à Moïse. Ces psaumes, par un lent développement du judéo-christianisme, forment aujourd'hui le cœur des prières juives (*sidour*) et chrétienne (prière des heures). Les *hasidim* sont au peuple ce que les moines esséniens sont aux réformateurs du désert tels les baptistes : un fer de lance spirituel. Pour cette spiritualité psalmique, « l'Éternel soutient les humbles [*anawim*], il abaisse jusqu'à terre les méchants¹ », selon les mots du psaume 147 et ceux du Magnificat² de Marie : « Il a jeté les puissants à bas de leurs trônes et il a élevé les humbles. » Ces humbles sont les petits qui n'ont que Dieu pour espoir et que celui-ci chérit : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites³. » Cette piété filiale et personnelle des *anawim* s'enracine dans les courants de sagesse juifs nés au II^e siècle av. J.-C. Ainsi, Ben Sirac dans le livre éponyme de la Bible chante leur gloire : « Nombreux sont les gens hautains et célèbres, mais c'est aux *anawim* que le Seigneur révèle ses secrets⁴. » Le « Heureux les doux [*anawim* en hébreu, le même mot], ils posséderont la terre [*eretz Israël*] » des Béatitudes signifie la même chose. On comprend bien qu'en cette période où le petit peuple est écrasé, ce renversement des puissants de leur trône et l'imminent rétablissement du droit des humbles par Dieu lui-même soit un message qui « prenne bien » dans le petit peuple que les pharisiens n'ont pas abandonné. Il représente tout simplement le dernier espoir.

Dès le début de son ministère public, c'est donc à ces humbles que Jésus s'adresse en priorité dans la synagogue de la ville où il a passé son enfance, Nazareth, en citant le prophète Isaïe⁵ :

L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a conféré l'onction [littéralement : fait Messie, Christ] pour apporter la Bonne Nouvelle aux humbles [*anawim*]. Il m'a envoyé porter aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue⁶...

1. Psaume 147, 2-6.

2. Évangile de Luc 1, 46-55.

3. Évangile de Matthieu 25, 40.

4. Siracide 3, 19 ; et aussi : « Le Seigneur a déraciné les orgueilleux et planté à leur place les *anawim* » (Siracide 10, 15) ; « La sagesse de l'humble lui fait relever la tête et le fait siéger au milieu des grands » (Siracide 11, 1)...

5. Isaïe 61, 1.

6. Évangile de Luc 4, 18.

Un message identique est transmis à leur maître par les disciples du Baptiste venus demander qui est Jésus :

Allez rapporter à Jean [le Baptiste] ce que vous avez vu et entendu :
« Les aveugles voient, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres [*anawim*¹]. »

Cette proclamation d'ouverture est connue de n'importe quel juif qui arrive en retard à la synagogue... C'est une hymne composée à l'époque des *tannaïm* (les maîtres juifs de la *Mishna* qui ont vécu du I^{er} siècle av. J.-C. au II^e siècle de notre ère), chantée après les psaumes d'ouverture et avant le *Kaddish* le jour du shabbat. Or c'est précisément ce jour-là que Luc situe le discours de Jésus dans la synagogue de Nazareth². Car l'on trouve dans la prière juive du samedi matin une prière semblable : le *Nichmat kol h'ai* (« Que l'âme de tout vivant... bénisse ton Nom »). Celle-ci célèbre le Dieu vivant créateur et recréateur de sa Création cassée avec les mêmes versets d'Isaïe que cite Jésus en ce matin de shabbat dans la synagogue de Nazareth :

Ô Éternel, Dieu vrai, qui ne sommeilles ni ne dors, qui réveilles ceux qui dorment et ranimes ceux qui somnoient, qui ressuscites les morts et guéris les malades, qui dessilles les yeux des aveugles et redresses ceux qui sont courbés, qui fais parler les muets et dévoiles les secrets, c'est à toi seul que nous rendons hommage.

Le mot *anaw* a le même substrat qu'une racine qui signifie « courbé » en hébreu. L'*anawa*, c'est celui qui se courbe devant le puissant. L'« humble » par excellence de la Bible est Moïse, « l'homme le plus humble [*anaw*] que la terre ait porté³ » ; c'est pourquoi il a été jugé digne de recevoir la Torah de Dieu au Sinäi.

Jésus est donc le représentant d'une tendance piétiste, d'intimité avec Dieu. Les *bassidim* que nous rencontrons dans la littérature juive ancienne semblaient, comme Jésus, accorder une place importante à la prière silencieuse avant l'office synagogaal au cœur d'une intimité avec Dieu :

1. *Ibid.* 7, 22-23.

2. *Ibid.* 4, 16.

3. Nombres 12, 3.